

Henry Bordeaux : la neige sur les pas

Autor(en): **Hochstätter, M.E.H.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **10 (1912)**

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

HENRY BORDEAUX: LA NEIGE SUR LES PAS.

M. Bordeaux vient de nous donner un nouveau livre. Nous y retrouvons les thèmes qui lui sont chers: le courage devant la vie et le foyer traditionnel restauré après les plus douloureuses crises.

Le culte de la famille est bien l'idée maîtresse de l'œuvre romanesque de M. Bordeaux: la famille préparant pour la lutte des âmes généreuses et fortes (*la Peur de Vivre*), la race sauvant par ses mérites l'enfant prodigue (*les Rocquevillard*), le fils sacrifiant son ambition pour sauver l'honneur du nom paternel (*la Croisée des chemins*).

Un écrivain souffre de se sentir incompris par sa jeune femme; il rencontre une jeune fille intelligente et désabusée, qui devient sa confidente et son inspiratrice, puis sa maîtresse. Mais lui, disciple de Taine et théoricien de la tradition, regrette un jour la vie droite, les enfants, le foyer. Devinant ces regrets et sachant que l'amour-passion n'est pas éternel, l'amie s'en va et le mari rapproché de sa femme s'émerveille d'une transformation inespérée. Dans la solitude, la jeune femme a réfléchi; la fierté de bien remplir sa tâche d'éducatrice a complété l'œuvre salutaire de la douleur. Indulgente au passé qu'elle comprend, l'héroïne travaille à reconstruire la maison familiale. Telle est la trame des *Yeux qui s'ouvrent*.

Le livre nouveau lui sert de pendant. Ici c'est la faute de la femme qui met en danger le foyer. Dans le roman ou le théâtre, l'adultère est en général la passion souveraine et libératrice nécessaire au complet épanouissement de l'individu. Sur des tons divers les auteurs renouvellent la vieille thèse romantique.

Ici l'amour extra-conjugal est une faiblesse: la femme l'a désiré par oisiveté sentimentale, l'a accepté en ignorant sa gravité et ses conséquences, elle en souffre et ne retrouve la paix et le bonheur qu'en rentrant dans le chemin traditionnel. La passion est dangereuse: elle écarte l'individu de sa fin naturelle, sociale, et détruit la famille. Pour M. Bordeaux, comme pour Bourget et Taine, ses maîtres, c'est la famille et non l'individu qui constitue la „cellule“, l'unité sociale.

La foi et la religion pure mises à part, il est normal qu'une telle conception amène l'auteur à proscrire le divorce et à idéaliser le mariage sacramentel, indissoluble.

Marc Romenay, architecte parisien, homme énergique et considéré, a épousé, par amour, une petite provinciale rencontrée au bord du Léman; après quelques années de mariage et de vie à Paris, la jeune femme cède à la passion d'un autre homme, marié lui aussi. Averti, le mari chasse la coupable; les amants partent ensemble; deux ménages sont détruits. Un accident de montagne, au Grand Saint Bernard, interrompt leurs amoureuses pérégrinations; l'homme meurt tragiquement; gravement blessée, la jeune femme appelle son mari; il vient, il pardonne; c'est la première partie, le triomphe de l'amour.

Mais le pardon n'est pas l'oubli. Ce n'est pas tout de dire „nous n'en parlerons jamais“, il faut pouvoir vivre ensemble. Ils vivent dans la tristesse et l'angoisse. La jeune femme, au fond de son cœur, renie l'amour ancien et l'ami disparu; dans les deux cœurs les souvenirs s'estompent peu à peu; le temps ensevelit le passé comme la neige efface les pas.

Côte à côte ils reprennent sans arrière-pensée la route commencée ensemble. C'est la deuxième partie: le triomphe de la vie.

Les caractères des personnages expliquent et justifient dans une certaine mesure la faute de Madame Romenay. L'amant n'est pas un don Juan désœuvré et cynique, c'est un être raffiné et généreux: elle est loin d'être perverse, c'est tout simplement une femme qui a besoin d'amour. Son mari croit l'avoir comblée en lui donnant une vie luxueuse et en ne la trompant pas. Mais la femme ne vit pas seulement de pain, et de fidélité. Les moins sentimentales, les moins sensuelles, ont un besoin constant d'affection complète.

* * *

Pour beaucoup d'hommes, la conquête est un luxe réservé aux fiançailles. Comme ils font des études pour passer des examens, ils font „leur cour“ avant le mariage. Après la cérémonie le diplôme est acquis; après la lune de miel l'homme retourne à ses affaires et à ses ambitions. Le foyer est créé; l'épouse doit en être la gardienne, surveiller le ménage, élever les enfants. Sans essayer d'en faire sa confidente et sa maîtresse (dans le sens le plus noble du mot) l'homme délimite ainsi, arbitrairement, son rôle. La plupart des femmes s'en contentent, ou sont sauvées par la maternité. D'autres, nombreuses, souffrent; quelques-unes agrément le consolateur qui surgit à propos. L'homme, alors, crie au déshonneur: il a été fidèle, lui, il a rempli sa tâche sans défaillance. Il a tort de se plaindre. Un mari trompé est toujours un peu coupable de sa mésaventure et ce n'est pas tout à fait sans raison qu'aux yeux du monde il paraît ridicule. Je sais qu'il y a des exceptions et que la „Femme de Claude“ n'a pas existé seulement dans la pensée d'un dramaturge.

Ce n'est pas tout de se faire aimer d'un être et de le conquérir: garder sa conquête est plus difficile. L'amour est comparable à une plante: il naît, se développe et meurt. Il y a des plantes fragiles, si délicates qu'un souffle les tue; d'autres sont vivaces, et le vent ne les déracine point. Mais la plante réclame du soleil et l'amour a besoin d'amour. La vie est longue; il n'est pas facile d'être un bon jardinier.

* * *

Si l'adultère n'était que la rupture d'un contrat, parfois signé à la légère, il serait excusable dans bien des cas. S'il répugne aux consciences droites c'est qu'il est synonyme de mensonge. Une femme qui cesse d'aimer son mari devrait avoir le courage et l'honnêteté de le lui dire; cette loyauté empêcherait souvent des choses graves, que l'on croit irréparables. Pour les êtres normaux, c'est-à-dire pour le plus grand nombre, il n'y a rien d'irréparable, rien de définitif. La vie les entraîne.

La vie, sans cesse agissante, dure et volontaire comme une troupe en marche, et qui du passé même se sert, comme de matériaux, pour reconstruire, la vie avec son besoin d'ordre et son éloignement naturel pour tout ce qui bouleverse cet ordre, ses possibilités de grandeur et de perfection, son éternelle poursuite de la paix à travers la guerre, son désir insatisfait, son fond de solitude et d'amertume, la vie qui conduit à Dieu ou au néant, la vie plus forte que l'amour qu'elle contient . . .

* * *

La neige sur les pas marque un réel progrès sur les œuvres précédentes. L'intérêt se concentre sur deux personnages; la psychologie est plus fouillée, l'auteur parle avec plus d'aisance des ardeurs passionnelles.

Nous l'avons déjà dit dans cette revue¹⁾, M. Bordeaux est plutôt un penseur qu'un artiste. Le penseur n'est guère original, mais il a su comprendre et mettre en scène les représentants d'une humanité moyenne, ni vertueuse, ni dépravée. Les problèmes qui angoissent ses héros sont ceux qui se posent à bien des consciences; l'auteur les résout non sans logique. L'œuvre est vivante, et robuste, et saine. La sympathie que nous inspirent les personnages et les idées de M. Bordeaux nous fait déplorer la rapidité avec laquelle il écrit.

Des idées généreuses et la connaissance du cœur humain permettent d'écrire des livres intéressants. Pour faire une œuvre d'art il faudrait être, en plus, soucieux de la composition, du choix de l'épithète et du rythme des phrases. C'est par la perfection de la forme qu'un écrivain mérite de durer dans la mémoire des hommes.

GENÈVE

M. E. H. HOCHSTÄTTER



SCHAUSPIELABENDE

Der tote *Tolstoi* beschenkt uns noch mannigfach. Neben den ethisch-religiösen Fragen, die sich zu Traktaten, zu heftigen Protesten gegen das, was heute als Christentum, als soziale Ordnung, als Recht des Staates, als ökonomische Notwendigkeit gilt, verdichteten, drängten sich ihm doch immer wieder auch Stoffe auf, die seine dichterische Gestaltungskraft reizten, die ihn zu epischer oder dramatischer Behandlung verlockten. So verhält es sich mit dem Drama „*Die lebende Leiche*“, das wir jüngst auf unserer Schauspielbühne im Pfautheater gesehen, erlebt haben. Über die Entstehung dieses Werkes erfährt man Folgendes: Ende der 1890er Jahre hatte Tolstoi von einem Enoch Arden-Fall Kenntnis erhalten: von einer Frau, die ihren Gatten für tot hielt, sich zum zweiten Mal vermählte und nun plötzlich erfuhr, dass der erste Mann noch lebt. (Nebenbei bemerkt: das Motiv hat auch Balzac im *Colonel Chabert* behandelt, und jüngst las man, dass ein deutscher Komponist sich daraus ein Musikdrama modernen Stils gezimmert hat, das in Berlin seine Aufführung erfuhr.) Die Frau war auf die Entdeckung hin samt ihrem neuen Gatten verhaftet worden, und eine lange Gefängnisstrafe war ihr diktiert worden. Auf Grund dieses *fait divers* entwarf Tolstoi im Sommer 1900 sein Drama. Einigen Freunden legte der Dichter seine Arbeit vor und fand Anklang damit. Es drang auch einige Kunde davon in die Öffentlichkeit. Und nun erhielt Tolstoi eines Tages den Besuch eines jungen Mannes, der ihn ersuchte, das Stück nicht zu veröffentlichen, da der Fall seine eigene Mutter betreffe und dieser durch eine Publikation schwere Unannehmlichkeiten erwachsen könnten. Dieser Bitte verschloss sich Tolstoi nicht. Das Drama blieb in seinem Schreibtisch in der ersten Fassung liegen. Erst Tolstois Tod hat es ans Tageslicht der Öffentlichkeit gebracht. Es wurde bald ins Deutsche übersetzt und gelangte auf die Bühne. Die Aufführung in Wien verhalf ihm zu seiner ersten tiefen

¹⁾ Wissen und Leben, numéro du 1er octobre 1910 (vol. VII, page 22).